

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur. . . 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.
Six mois, — . . . 10 » — 13 »
Trois mois, — . . . 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou refusés, sans indication de temps ou de termes seront complétés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service des trains de voyageurs).

DÉPARTS DE SAUMUR VERS ANGERS.

3 heures 09 minutes du matin.
6 — 45 — —
9 — 02 — —
1 — 33 — soir,
— — — —
7 — 22 — —

DÉPARTS DE SAUMUR VERS TOURS.

3 heures 03 minutes du matin.
8 — 20 — —
— — — —
12 — 38 — —
4 — 44 — soir,
10 — 30 — —
Le train d'Angers, qui s'arrête à Saumur, arrive à h. s.

PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces 20 c. la ligne.
Dans les réclames 30 —
Dans les faits divers 50 —
Dans toute autre partie du Journal. 75 —

RESERVES SONT FAITES :
Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas ;
Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et
chez MM. GRASSET, JAVAUD et MILON, Libraires.

Chronique Politique.

La Chambre a eu à discuter, dans ses bureaux, la grave et douloureuse question du traité de paix. Les aggravations évidentes du nouveau traité, par rapport aux préliminaires de Versailles, ont été vivement signalées. Mais que faire en présence d'un vainqueur impitoyable auquel l'insurrection de Paris nous a livrés, pour ainsi dire, pieds et poings liés ?

Voici les noms des commissaires nommés : MM. de Chaudordy, Rivet, Pelletreau-Villeneuve, Martel, de Meaux, Victor Lefranc, Leurent, de Carcelles, Jauréguiberry, Benoist-d'Azy, de Bondy, Ricard, de Coulard, Toupet-Desvignes, Target.

Les opérations militaires.

LE FORT DE MONTROUGE.

L'occupation par nos troupes des forts d'Issy et de Vanves aura pour effet immédiat de faire tomber en notre pouvoir le fort de Montrouge. Ce n'est qu'une question de jours.

Le fort de Montrouge tombera entre nos mains, comme sont tombés les forts d'Issy et de Vanves. Les travaux du génie l'investiront complètement, et lorsque les gardes nationaux verront qu'ils ne leur reste plus aucune chance de salut, ils se rendront. Du reste, dans cette direction, nos chemins sont poussés avec la plus grande activité. En même temps, nos batteries avancées, celles de Clamart, par exemple, ont été rapprochées encore du fort pour protéger plus efficacement nos travailleurs et nos soldats.

La ligne des forts du Sud était commandée surtout par le Point-du-Jour et par le fort d'Issy. Ce dernier pris, les autres tomberont un à un et sans difficulté en notre pouvoir. Le fort de Bichère seul pourra nous opposer une défense plus sérieuse, grâce à sa position plus élevée.

MONTRETOUT.

La batterie de Montretout, après avoir écrasé, la nuit dernière, les remparts de Paris, sous ses obus, a pris, ce matin, un peu de repos. Mais vers deux heures, elle a ouvert son feu de nouveau avec autant de vivacité. Les projectiles qu'elle lance se suivent sans interruption, et, grâce à l'habileté de nos pointeurs, ils frappent juste le point qu'ils veulent atteindre.

Les communeneux ont encore essayé d'établir sur les remparts quelques pièces d'artillerie. Elles ont été vite démontées. Elles ont été installées et sont servies avec tant de précipitation, leur tir est si peu réglé que deux ou trois obus qu'elles ont lancés dans la direction de Montretout sont venus tomber en plein dans le village de Boulogne. L'un d'eux a détérioré la façade de l'Hôtel-de-Ville, un autre a quelque peu abîmé une maison particulière.

Nous nous sommes avancés aujourd'hui au-delà de la ligne de nos avant-postes, dans la direction de la porte de Saint-Cloud à Boulogne. Là, du côté des insurgés, tout est silencieux. Le pont-levis est levé. Nous n'apercevons aucune sentinelle, aucun poste. Nous sommes assez près de la porte pour bien voir l'état de délabrement dans lequel nos obus l'ont mise, ainsi que la partie

avoisinante des remparts. En beaucoup d'endroits, la maçonnerie du mur a disparu, et la partie supérieure semble n'être plus qu'une dentelle. D'ailleurs, cette porte est l'objectif d'une batterie de Montretout et d'une pièce de la batterie de Breteuil.

Pendant que nous sommes là, en moins de dix minutes, une vingtaine d'obus, qui passent en sifflant sur notre tête, viennent tomber sur ce point, soit en faisant s'écrouler une maison à moitié détruite déjà, soit en soulevant la poussière des remparts. On comprend que les fédérés ne songent pas à placer sur un point aussi bien battu par nos boulets leurs avant-postes.

Le feu de nos batteries, qui redoublait de violence vers deux heures, a été bientôt suivi d'une fusillade assez vive qui s'engageait à la fois dans le bois de Boulogne et du côté de Billancourt. Il semble que l'action qu'elle commence soit plus qu'un combat d'avant-postes, ou plus qu'une taquinerie des communeneux cherchant à déranger nos travailleurs.

Près de la porte d'Auteuil, on peut voir déjà une brèche de dix mètres au moins.

Les batteries de brèche seront composées de pièces de douze et de gros obusiers. Six de ces derniers engins ont encore été expédiés ce matin de Versailles, à destination de Boulogne et du bois.

La circulation est complètement rétablie depuis Saint-Cloud jusqu'à l'île Saint-Germain ; on peut d'ailleurs aller jusqu'au village d'Issy, dont les habitants, délivrés enfin des inquiétudes d'une lutte dont ils n'étaient que trop souvent les victimes innocentes, se répandaient hier dans les communes voisines. Aussi les bords de la Seine commencent-ils à se repeupler de pêcheurs à la ligne, qui montrent presque du courage dans la satisfaction d'une passion qui n'est pas, aujourd'hui, exempte de dangers. Nous avons vu un obus tomber dans la Seine, à cinquante pas d'un pêcheur à la ligne ; à peine remarqua-t-il la superbe colonne d'eau qu'il soulevait.

La Seine, d'Asnières au Point-du-Jour, est couverte de ponts de bateaux qui servent, soit à faciliter les communications entre les deux rives du fleuve, soit aux mouvements de nos troupes.

LA PORTE-MAILLOT.

La Porte-Maillot n'est pas pour nous un obstacle sérieux. Le plan d'attaque en nécessiterait la destruction et l'enlèvement, que nos artilleurs en feraient leur affaire en moins de deux heures.

Le général Grenier, qui commande la division de notre extrême-gauche, passait à trois heures sur le rond-point de Courbevoie, précisément en face de cette Porte-Maillot. Le général, ses trois aides-de-camp et ses cinq chasseurs allaient au pas des chevaux. Aussitôt la Porte-Maillot lança une bordée de toutes ses pièces. Ce fut comme un signal. Sur toute la ligne, des deux côtés, commença une canonnade désordonnée, qui dura près d'une heure.

La 7^e batterie de Montretout se mit de la partie, plaça, comme à la main, une vingtaine d'obus en pleine barricade et fit brèche. Les canonniers de la Commune n'en voulurent point davantage : ils cessèrent le feu. D'ailleurs, c'était l'heure du dîner ! Cela, c'est sacré pour eux.

Ce matin, les brèches étaient réparées ; la canonnade reprit quatre heures durant.

La journée avait été bonne pour le premier corps : nous n'avions que deux blessés. Malheureusement, nos avancées s'engagèrent quelque peu en dehors de la ligne d'occupation ; et à deux reprises nos batteries, qui n'étaient point prévenues, tirèrent sur nos soldats. Cinq ont été tués de la sorte. La division Grenier joue de malheur : ce n'est pas la première fois que pareil accident lui arrive. Nous voulons croire que ces deuils deux fois déplorables n'engagent aucune responsabilité.

Le Français a reçu du Mans la lettre suivante :

La ville du Mans a été l'objet d'une particulière attention de la part des citoyens communeneux de Paris, depuis le commencement de l'insurrection. Point central des chemins de fer de l'Ouest, qui y ont attiré un grand nombre d'ouvriers, elle offrait, de plus, dans les circonstances présentes, un point stratégique de première importance pour arrêter les convois de troupes, de munitions et de vivres se dirigeant sur Versailles. De là l'envoi de plusieurs délégués de la Commune, et la conspiration avortée dont tous les journaux ont parlé. Les élections municipales sont venues ensuite, et, à la parfaite stupefaction des habitants, c'est la liste rouge tout entière qui a passé.

Le Gouvernement paraît s'être ému, à bon droit, de ce double fait : des troupes ont été expédiées au Mans ; elles y maintiendront l'ordre, qui pouvait être gravement compromis d'un moment à l'autre.

Ce n'est pas que les Manceaux soient trop profondément atteints du virus révolutionnaire et socialiste ; la *Feuille du village*, rédigée par un citoyen Joigneaux dans le plus pur esprit gambettiste et dissolvant, travaille assez stérilement à le leur inoculer chaque soir, et n'a guère d'écho que dans les fermes voisines, où elle fait un mal réel ; mais le Manceau est peu actif, il déteste tout dérangement, il laisserait faire. Là est le danger et là serait la force du communalisme, le jour où il accomplirait sa surprise.

Cette apathie malheureuse, si fréquente chez les honnêtes gens et dans les meilleurs pays, donne l'explication des élections dernières. Le ban et l'arrière-ban communeneux ont voté avec ensemble, sans une abstention : les autres se sont abstenus, au nombre de 5,000, sur 11,000 électeurs ! près de la moitié des noms inscrits, et cette moitié composée de tous ceux qui désapprouvent la Commune et auraient affirmé l'ordre !

LA COLONNE VENDÔME.

Les travaux de démolition de la colonne Vendôme nous ont semblé être poussés aujourd'hui avec plus d'activité que les jours précédents.

L'échafaudage mobile, sur lequel des ouvriers travaillent à enlever les boulons qui attachent les plaques de bronze, nous a paru avoir subi une descente de plusieurs mètres depuis hier.

Nous avons remarqué également, au-dessous de la toile verte de l'échafaudage fixe, qu'un certain vide, comblé par des matériaux étrangers, avait été pratiqué entre le pied de la colonne et la couronne de lierre qui entoure la base.

La grille a entièrement disparu. Les curieux continuent d'affluer aux abords de la place Vendôme ; ils manifestent de plus en plus le regret de voir disparaître le souvenir de nos victoires.

C'est ce sentiment qui a été, croyons-nous, la cause d'une querelle entre un spectateur à l'apparence respectable et des gardes nationaux. Des injures ont été échangées, et le spectateur, menacé, paraît-il, d'arrestation immédiate, a frappé à coups de canne ceux qui le poursuivaient.

Il a été saisi, dans sa fuite, rue de la Paix et conduit au poste.

La place Saint-Georges n'a pas cessé d'être encombrée depuis ce matin des curieux qui venaient assister à la démolition immédiate de l'hôtel de M. Thiers.

La curiosité publique a été déçue, car les travaux de démolition ne paraissent pas encore commencés à l'heure où nous écrivons.

Le drapeau rouge flotte sur l'hôtel, dont les persiennes sont hermétiquement closes.

A l'intérieur de la grille, également fermée, le décret qui condamne l'hôtel à être rasé, a été affiché sur les plaques de tôle qui la garnissent.

Des gardes nationaux, de service sur la place, font circuler la foule.

Pour les articles non signés : P. GODET.

Faits Divers.

On lit dans le *Nouvelliste de Rouen* : M. Thiers, si fort contre les événements qui l'ont frappé dans le cours d'une carrière accidentée, est, dit-on, dans l'accablement.

Cet homme, que la proscription n'a pas épouventé, quand il s'agit de faire exécuter strictement les volontés de la France, est sans force devant la destruction de sa maison.

M. Thiers habitait la place Saint-Georges depuis 1832, et, depuis trente-neuf ans, il embellissait cette maison dans laquelle il a écrit ses plus beaux ouvrages, et qu'il n'a jamais quittée que pour le ministère ou la prison.

La Commune savait bien ce qu'elle faisait ; son décret est un coup cruel pour M. Thiers, le plus cruel de tous ceux qu'on pouvait lui porter.

— On sait qu'après la signature du traité de paix, à Francfort, un banquet a été offert à M. de Bismarck par le premier bourgmestre. M. Mumm. M. de Bismarck y a parlé, à plusieurs reprises, des négociations qui venaient de se terminer. Il a affirmé, dit la *Presse de Francfort*, qu'il avait été profondément affligé de ne pouvoir exaucer le vœu personnel de l'empereur qui désirait conserver en ses mains quelques-uns des champs de bataille où se trouvent les tombeaux des soldats allemands. Des sommes considérables étaient offertes, dans ce but, par le chancelier ; mais tous ses efforts ont échoué devant l'inébranlable fermeté des négociateurs français.

— Une correspondance de l'Algérie, adressée au *Sémaphore*, affirme que l'ex-empereur joue un rôle important dans l'insurrection algérienne que nous combattons. Mokrani était un des grands chefs indigènes que Bonaparte fêta avec tant d'éclat à Compiègne. Depuis ce temps, il était de-

venu un des favoris de Napoléon III, et c'est à son instigation qu'il aurait soulevé l'Algérie.

— Un de nos amis qui arrive de Paris nous apprend que le service des cartes d'identité a commencé dès aujourd'hui même, et que sous ce prétexte, de nombreuses arrestations ont eu lieu, notamment dans la rue de Richelieu. La plupart des citoyens sont consternés à la pensée des actes innombrables d'arbitraire et de séquestration auxquels pourra donner lieu l'application d'une telle mesure. Le moindre porteur de képi a le droit de vous conduire au poste.

La même personne a passé sur la place Saint-Georges, et, contrairement aux assertions des journaux de Paris, elle nous a assuré que la maison de M. Thiers était encore debout. La toiture a été enlevée ainsi que les persiennes. On y voit un nombre fort restreint d'ouvriers occupés à sa démolition qui semble d'ailleurs se faire très-lentement.

Une pièce de canon de 24, d'un poids considérable, a été transportée aujourd'hui de la Porte-Maillot à la batterie des buttes Montmartre.

— Les hommes de la Commune sont désavoués même par les révolutionnaires les plus ardents. Dans un article publié par le *Roma del Popolo*, Mazzini vient de flétrir la conduite des communards et de renier toute espèce de participation à leurs actes.

Chronique Locale et de l'Ouest.

M. le Procureur de la République nous a adressé la lettre suivante, en réponse à celle de M. Balzeau-Plisson :

« Monsieur le Directeur-Gérant du journal *l'Écho saumurois*,

» Vous avez donné la publicité, dans votre numéro du 16 de ce mois, à une lettre de M. Balzeau-Plisson, garde national sédentaire, et dans laquelle il se plaint très-vivement de la rigueur exagérée qui serait déployée à la maison d'arrêt, à l'égard des gardes nationaux qui doivent y subir une peine disciplinaire.

» Je ne devais pas laisser passer cette violente accusation, sans prendre des informations; j'ai vérifié, et afin que l'opinion publique ne soit pas égarée sur ce sujet, je dois lui dire comment les gardes nationaux sont traités.

» La maison d'arrêt de Saumur est tenue avec une propreté remarquable; dans aucune partie du bâtiment on ne trouvera de vermine, pour me servir du mot employé dans la lettre. Les gardes nationaux ont une chambre particulière, les lits de fer sur lesquels ils couchent sont neufs, les paillasses sont bonnes et très-propres; on leur donne des couvertures autant qu'en exige la température, mais on ne permet pas l'entrée du liquide, au-delà de la ration ordinaire; voilà la règle.

» Ce qui rend plus étrange la plainte de M. Balzeau, et plus injuste, c'est qu'on l'a traité avec faveur, car son lit en fer se composait de la paillasse, d'un matelas, de deux draps, d'un oreiller couvert et de couvertures autant qu'il en a voulu, et que de plus il avait une chaise à côté de lui.

» Je vous prie d'insérer cette rectification dans votre prochain numéro.

» Agrérez, etc.

» Le Procureur de la République,
» LECOY. »

Dans un récent article, le *Courrier de Saumur* a cru devoir mettre le public dans la confiance de ses idées personnelles sur la valeur et l'efficacité de la prière. Sans doute, l'opinion de M. Henri Roland, en matières religieuses et philosophiques, mérite d'être prise en sérieuse considération. Mais M. de Lamennais, un de nos plus profonds penseurs et de nos plus grands écrivains, ayant touché le même sujet dans un opuscule célèbre, il nous semble intéressant de mettre la page du fameux publiciste républicain en regard des colonnes du journaliste démocrate. Le lecteur, suffisamment édifié par la comparaison des deux morceaux, pourra se prononcer en connaissance de cause.

Voici la page de M. de Lamennais :

« Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger, et votre âme plus contente ?

» La prière rend l'affliction moins douloureuse, et la joie plus pure : elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

» Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à celui qui vous y a mis ?

» Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée : il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

» Votre patrie, c'est le ciel; et quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien ? est-ce que nul désir ne vous presse ? ou ce désir est-il muet ?

» Il en est qui disent : A quoi bon prier ? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures.

» Et qui donc a fait ces créatures chétives, qui leur a donné le sentiment, et la pensée, et la parole, si ce n'est Dieu ?

» Et s'il a été si bon envers elles, était ce pour les délaisser ensuite et les repousser loin de lui ?

» En vérité, je vous le dis, quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres, blasphème Dieu.

» Il en est d'autres qui disent : A quoi bon prier ? Dieu ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin ?

» Dieu sait mieux que vous ce dont vous avez besoin, et c'est pour cela qu'il veut que vous le lui demandiez ; car Dieu est lui-même votre premier besoin, et prier Dieu, c'est commencer à posséder Dieu.

» Le père connaît les besoins de son fils ; faut-il à cause de cela que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'actions de grâce pour son père ?

» Quand les animaux souffrent, quand ils craignent, ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs. Ces cris sont la prière qu'ils adressent à Dieu, et Dieu l'écoute. L'homme serait-il donc dans la création le seul être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du Créateur ?

» Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur, et relèvent leur tête languissante.

» Il y a toujours des vents brûlants, qui passent sur l'âme de l'homme, et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit. »

Maintenant, entre M. Roland et M. de Lamennais, pour la valeur philosophique et littéraire, pour la portée d'intelligence, que le lecteur décide.

D'un autre côté, la *Prière* traitée par M. Henri Roland a inspiré à un de nos concitoyens les réflexions suivantes :

Il y a dans notre siècle, siècle des lumières, du patriotisme et du courage, une école dont les adeptes se servent de leur raison, j'allais dire de leurs instincts, pour étouffer toute croyance en un Dieu personnel, rémunérateur de la vertu et vengeur du crime, et mettent leur gloire à revendiquer l'origine de la brute et son enfouissement. Ils détestaient Napoléon, mais ils avaient des tendresses pour un de ses ministres qui, ayant écrit que l'homme descend du singe, répondait par là à leurs aspirations.

« L'insensé a dit en son cœur : il n'y a pas de Dieu ! »

C'est plus commode, il faut en convenir; mais c'est bête. On n'est pas parvenu encore à leur faire comprendre qu'une construction savante suppose un architecte, que l'architecte est maître de son œuvre s'il en est en même temps propriétaire, qu'il veille à sa conservation, et que les locataires ne peuvent mieux faire que de s'adresser à lui pour les réparations dont ils ont besoin.

Leur mauvaise foi surpasse leur ignorance des préceptes de la religion catholique, dont l'insigne honneur est d'avoir le monopole de leurs mépris. Ils leur prêtent des aspects absolument opposés à ceux qu'ils présentent; puis, se faisant un piédestal des sottises de leur crû, ils lancent de là l'anathème aux hommes de foi.

Trait impuissant dépourvu de dard.

Le rédacteur du premier Saumur, du *Courrier*, à la date de mercredi 17, veut-il absolument appartenir à cette école ? Je ne ferai pas aux lecteurs de *l'Écho* l'injure de prendre au sérieux cette tartine où l'on croit se moquer finement de M. de

Pradines, du général du Temple, de la grande majorité de la Chambre et des chrétiens qui attendent de Dieu la paix et la concorde, que la révolution nous a ravie, et qu'elle tend de plus en plus à faire disparaître du monde.

L'auteur lançant l'épithète de pygmées à tant de gens n'est pas modeste; mais il est plaisant. Ce en quoi, il faut le dire, personne ne l'égale, c'est dans le genre bouffon ! Il travaille pour la satisfaction de son public, laissons-lui ses bouffonneries !

Mais il ne croit pas à l'intervention de Dieu dans les choses de la terre; il se met là en contradiction avec toute l'humanité qui dans tous les lieux, dans tous les temps a eu recours à la prière. Passons ! le *Courrier* est supérieur au reste de l'humanité. Toutefois, il énonce savoir pertinemment que le moyen de voir prolonger la sécheresse, c'est de prier pour avoir de l'eau, ce qui, s'il savait ou s'il voulait dire ce qu'il dit, impliquerait une puissance faisant échec à Dieu.

Le *Courrier* ne reconnaît sûrement qu'un temple : celui de la nature, Dieu et temple tout à la fois ! Empruntant sa manière stéréotypée, je puis donc dire : O nature, continueras-tu à nourrir les marchands de prose, même ceux qui n'écrivent pas en français, et dont les pensées et la littérature malsaines ne sont pas faites pour relever la moralité et le goût du peuple ?

Vilain métier que celui-là !

UNE LETTRE DE PARIS.

Certains s'appliquent à dire que tout est pour le mieux dans Paris, que le commerce y est relativement assez prospère, la sécurité et la liberté assez grandes. Voici une lettre, écrite à sa sœur par un Parisien, qui donne le démenti le plus formel à ces trop faciles louangeurs des communards. Nous devons cette communication à l'obligeance de M^{me} C.

Paris, 15 mai 1871.

La situation est tellement tendue que l'on ne pense pas que cela puisse durer longtemps; il y a bien assez que cela dure. Chaque jour, chacun se dit : Est-ce aujourd'hui que nous verrons la fin de nos calamités, de ces emprisonnements sans motifs ?

L'arbitraire est à l'ordre du jour, la liberté de la presse est un vain mot, 42 journaux sont supprimés, la liberté de la parole n'existe pas. Malgré tout ce que l'on peut voir de hideux dans la rue, on ne doit pas, pour sa propre sécurité, manifester son opinion; il faut quand même paraître content et ne rien dire; tels gardes nationaux que je vous citerais, de service, s'abstiennent de se communiquer leurs pensées dans la crainte que leurs paroles mal interprétées n'entraînent l'arrestation des uns ou des autres, pour ensuite être conduits devant un conseil de guerre ou le comité de salut public.

Les perquisitions domiciliaires ont deux buts : le vol d'abord, puis l'arrestation sur simple dénonciation. Les femmes mêmes n'en sont pas à l'abri; tous les gens paisibles ont lieu de craindre.

Quant au commerce, il est bien mort; il ne peut en être autrement : ce que l'on voit chaque jour ne peut inspirer confiance. Comme vous le savez, bien des églises sont fermées : St-Nicolas-des-Champs, St-Roch, St-Eustache, sont transformées en clubs, où tous ces coquins fument et crachent comme dans une écurie. Dans la chaire, au lieu d'un vénérable prêtre à cheveux blancs, on ne voit plus que quelques-uns de ces voyoux à ceinture rouge, vociférant, jurant, gesticulant comme un possédé. Je ne parle pas de visu, parce que j'ai assez de respect religieux pour ne pas faire croire, par ma présence, que le nombre de ces exaltés est plus grand qu'il n'est réellement.

Mon opinion est qu'ils en font trop pour que cela dure. La Commune est débordée aujourd'hui par tous ces coquins, rebats de la société, mécontents de tous pays qui ne sont point à eux.

A la Commune, ils en sont réduits à se dénoncer entre eux. Sur 90 membres, il n'y en a plus que 43, et cela par suite de démissions, de dénonciations ou de fuite, et ce qui reste, pour moitié au moins n'est pas Français.

Quand un général de la Commune n'a pas triomphé, il est emprisonné sans aucun égard. En voilà quatre usés depuis un mois.

Il est arrivé hier matin un fait bien significatif mais qui n'est pas sans précédent depuis notre malheureuse situation. Trois bataillons sont arrivés des forts et des avant-postes où ils avaient passé dix-huit jours. A leur retour, à l'Hôtel-de-Ville, on leur a dit de se tenir prêts à partir au premier appel. Sur cet ordre, tous ont répondu en jetant fusils et sabres dans la cour, et disant : Nous ne marcherons plus; pendant que nous sommes faits pour ces messieurs de la Commune, eux ne se montrent qu'au départ, mais jamais seul n'est présent au moment du combat.

Ceci a été dit, et bien dit avec raison, par les trois bataillons forts de 1,100 hommes au plus. Partout sont revenus avec 600 au plus. Aujourd'hui encore, il rentre à Paris un bataillon qui n'a plus que 65 hommes sur 750. Ces pertes n'empêchent pas la Commune de mettre sur son moniteur *Vainqueurs sur toute la ligne; un mort, trois blessés* puis des proclamations à n'en pas finir.

En somme leurs succès ne sont que défaites, des défaites et des pertes effrayantes. Depuis le commencement, les Parisiens ont toujours battu en retraite. Le fort d'Issy ne leur a pas coûté, et tués, blessés et prisonniers, moins de 5,000 hommes.

La Commune s'est établie à la Monnaie, abandonnée par bon nombre d'ouvriers et 26 chefs qui n'ont pas voulu opter pour elle. MM. les communards ont voulu travailler : ils ont déjà brisé deux machines.

Les obus tombent dans les Champs-Élysées jusqu'au Palais de l'Industrie; place de l'Étoile beaucoup de maisons sont atteintes.

La Commune, qui ne veut rien laisser debout, ce qui rappelle un souvenir historique, a décidé le renversement de la colonne Vendôme, d'abord puis celui des statues de Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, la chapelle expiatoire de Louis XV. Si cela continue, l'Obélisque n'est pas à l'abri de ce vandalisme.

Les Parisiens, ma chère sœur, sont dégénérés s'ils assistent de sang-froid à tous ces actes de lies.

Pour chronique locale et faits divers : P. GODET.

Dernières Nouvelles.

L'Assemblée a adopté, par 417 voix contre 1, la proposition concernant la demande de prières publiques dans chaque culte, pour amener la cessation de la guerre civile.

La plupart des membres de la gauche se sont abstenus.

Le traité de paix définitif a été rapidement examiné par les bureaux; tout le monde a comparu dans l'Assemblée, que les articles du traité ne pouvant être modifiés, il ne restait qu'à le ratifier sans discussion.

Il y a des circonstances où le silence est de dignité.

Versailles, 17 mai. — La poudrière du Trocadéro a sauté, à 5 heures et demie du soir. L'explosion épouvantable a été entendue jusqu'à Versailles.

On assure que l'explosion a été occasionnée par un obus de la batterie de Breteuil.

La colonne Vendôme a été abattue mardi dernier.

Pour les dernières nouvelles : P. GODET.

P. GODET, propriétaire-gérant.

M. SICARD, dentiste, rue des Lices 32, Angers.

Tribunal de commerce de Saumur.

FAILLITE BALAZARD ET FOUQUET.

Les créanciers de la faillite des sieurs Balazard et Fouquet, marchands quincailleurs à Saumur, sont invités à se présenter le lundi 22 mai courant, à neuf heures du matin, en la chambre du conseil du Tribunal de commerce, à l'effet de recevoir le compte définitif du syndic de ladite faillite.

Le Greffier du Tribunal,
(93) Ch. PITON.

Saumur, imprimerie de P. GODET.